

**Fondements de l'idéal ascétique, de la
mauvaise conscience en morale
chrétienne et philosophique.**

NIETZSCHE *Généalogie de la morale.*

Licence 2 Philosophie
Année 2011-2012

Maude Chevallier

SOMMAIRE :

I. Introduction.

II. Opposition du faible et du puissant.

- 1. Le bon et le mauvais, conception du noble.**
- 2. Le bon et le méchant, conception du faible.**
- 3. Le retournement des valeurs.**

III. Naissance de la mauvaise conscience.

- 1. Dans la relation entre les hommes.**
- 2. Dans la relation entre l'homme et la société.**
- 3. Dans la relation de l'homme avec Dieu.**

IV. Idéaux ascétiques.

- 1. Idéal ascétique en philosophie et psychologie.**
- 2. Idéal ascétique en religion.**
- 3. Idéal ascétique en science.**

V. Conclusion.

Bibliographie.

I. Introduction.

Friedrich Wilhelm Nietzsche est un philosophe allemand du XIX^e siècle. Il est né le 15 octobre 1844, à Röcken. Il vient d'une famille de pasteurs luthériens, son père étant d'ailleurs pasteur à Röcken. De 1858 à 1864 il fait des études au collège Pforta où il rencontrera Paul Deussen qui sera spécialiste de la pensée indienne et du vedânta (philosophies proches du bouddhisme). Nietzsche s'en inspirera notamment dans la *Généalogie de la morale*. Il étudiera la théologie et la philologie classique qu'il commencera à enseigner à Bâle en 1869, alors qu'il n'est pas encore docteur. A partir de 1875 son état de santé se dégrade et il devra suspendre ses cours. Il fera de nombreux voyages jusqu'en 1888, année vers laquelle il perdra sa lucidité, pour mourir le 25 août 1900 à Weimar.

La *Généalogie de la morale* a été publiée en 1887 afin de compléter *Par-delà bien et mal*. Dans cette oeuvre, il montre que la morale est un concept inventé par l'homme. Il réduit la morale à un fait historique qu'il faut interpréter, elle n'est pas absolue ou universellement présente en chaque homme de façon innée, mais la morale est individuelle, évolutive et soumise aux caprices de l'histoire. En écrivant ce livre, il ne cherche pas simplement l'origine de la morale, mais sa valeur. Il s'opposera à la surestimation moderne de la pitié et plus particulièrement à Schopenhauer qui l'avait exaltée.

II. Opposition du faible et du puissant.

1. Le bon et mauvais, conception du puissant.

Le « bon » ne vient pas de la bonté, il est fixé par les nobles pour les distinguer du commun. C'est avec cette pulsion aristocratique anti-grégaire qu'ils construisent les valeurs. Pour les aristocrates le bon est celui qui à l'âme noble, il a une nature élevée et privilégiée, il désigne le maître, les puissants, ceux qui sont heureux. Il oppose à cela le « mauvais », comme homme simple (par opposition au noble), commun (par opposition à la nature privilégiée), le misérable, infortuné, celui qui est accablé et qui souffre.

Avec le déclin des jugements de valeur aristocratique, « bon » se référera au non-égoïste, imposé par la force de l'instinct grégaire des faibles supplantant la domination aristocratique.

2. Le bon et méchant, conception du faible.

Le faible naît naturellement faible, il n'y a pas d'égalité naturelle chez Nietzsche. Avant même qu'il soit question de statut social il y a des natures puissantes ou faibles.

Avec sa nature misérable, le faible nourrit une rancœur contre les puissants, il construit alors des concepts opposés qu'il tente de transmettre. Pour lui, le « bon » est le pauvre, l'impuissant, le souffrant, le laid et le pieux. Le « mauvais » est le noble, concupiscent, insatiable, maudit et damné. Le faible cherche ainsi à s'élever plus haut, c'est la preuve d'une volonté de puissance.

3. Renversement des valeurs.

Ce renversement a débuté avec les esclaves qui tenaient les maîtres pour responsables de leur condition de vie misérable. Les mauvaises valeurs comme la pitié triomphent et montrer du doigt le maître en tant que méchant permet à l'esclave de se poser en bon.

L'opposition virulente entre la caste des prêtres et celle des guerriers constituera l'aboutissement de ce renversement. Les guerriers étant les puissants, étaient d'abord considérés comme les bons, beaux, heureux et aimés de Dieu.

Mais les prêtres, ne disposant pas de réel pouvoir, nourrissaient une haine qui s'est réalisée par l'acte de vengeance spirituelle des Juifs contre les chevaliers.

Le prêtre énonce sa supériorité de manière spirituelle et redéfinit le « bon » comme souffrant, malade, impuissant et pieux. Le « mauvais » sera alors le noble qu'il jugera immoral et considérera comme un damné. Le faible veut se penser plus juste et du côté de la justice de Dieu.

La morale de l'homme commun apportée par le christianisme sera la plus partagée et qui restera jusqu'à nos jours. Cette morale est créatrice de valeurs, l'Église, inhibant ce progrès, cultive le ressentiment et nourrit un désir de vengeance.

L'idée qui suit cette conception est que le fort aurait toute liberté d'être faible, qu'il pourrait choisir de rester fort ou de se poser en faible. Le faible choisirait, *a contrario*, de ne faire de mal à personne. Ce serait comme un abandon de la vengeance qu'il laisserait à Dieu comme une justice suprême qui serait de son côté. En réagissant ainsi, il renforce sa place de faible. Il se maintient à cette place pour l'illusion de liberté. Pour Nietzsche c'est une sagesse au plus bas degré qui le fait se croire libre. C'est ce qu'il appelle une « sublime tromperie » car il interprète la faiblesse comme une liberté et de cela il construira des idéaux tels que la prudence, le pardon, l'humilité, l'obéissance comme vertus des faibles¹. Misère serait béatitude, représaille ne serait que justice. Ces vengeurs « justes » délaissent plus tard la vengeance pour défendre la victoire de Dieu.

III . Naissance de la mauvaise conscience.

1. Dans la relation entre les hommes.

Il faut définir d'abord la première relation qui est instaurée par la promesse, c'est le premier lien relationnel que l'homme expérimentera. La promesse est à l'origine de la responsabilité. L'homme doit se montrer régulier et uniforme par rapport aux comportements des autres pour être appréciable. Il n'est pas important que l'homme soit cruel, tyrannique ou stupide, le simple fait qu'il tienne sa promesse le rendra appréciable. Celui qui promet et la respecte au mieux est un individu souverain et supra-naturel, il est maître du libre arbitre, il ne se fonde que sur lui-même pour juger les autres, c'est un « étalon de valeur » comme perfection de l'homme.

Avec cette relation, l'oubli est tenu pour une faute morale, or, l'oubli est un pouvoir actif et nécessaire, car il permet la sérénité d'après Nietzsche.

1: Cf. Nietzsche, *Généalogie de la morale*, p. 123-124.

Avec cette relation, l'homme doit faire appel à sa mémoire et l'utilise comme volonté active pour maintenir le souvenir, il agit donc à l'encontre de ses tendances naturelles. C'est de ce non-respect de la promesse que naît la mauvaise conscience, d'une faute venant de la dette. Le châtimement en tant que représaille serait une équivalence entre le dommage et la douleur infligée. Celui qui promet, le débiteur, engage tout ce qu'il possède au créancier. Dans l'Égypte ancienne par exemple, la compensation cultive le sadisme. Celui qui devait châtier le débiteur parce qu'il n'avait pas tenu sa promesse, pouvait lui ôter tout ce qu'il désirait de façon à compenser la faute. Il déchaînait littéralement sa puissance sur quelqu'un qui s'en trouvait dépourvu. Ainsi il pouvait lui prendre des biens matériels, lui couper des membres, lui prendre jusqu'à sa femme¹. Le créancier, celui à qui l'on promet, quand il est le faible, voit comme un avant goût de « haut-rang », de puissance, comme un droit des maîtres en exerçant son châtimement. Le positionnement du créancier étant une domination par rapport au débiteur, il a le pouvoir du fait qu'il puisse exercer sa force à l'encontre de l'autre. Nietzsche fait aussi référence plus tard, à Kant à propos de l'impératif catégorique. Il dénonce l'idée que son concept est baigné de cruauté où faute est indissociable de souffrance². La souffrance compenserait alors une dette (celle de la promesse non respectée) et procurerait une contre-jouissance extraordinaire à celui qui n'aurait pas respecté sa promesse. Cette vengeance serait en fait une revanche pour le faible. Les idéalistes, qui ont constitué en partie notre conception de la morale, ont fait renier ce caractère pulsionnel de cruauté qui fait partie de l'homme. Ils opposaient alors la souffrance et la vie. C'est par cette dette du contrat que s'est constitué le droit.

2. Dans la relation de l'homme à la société.

Dans la société, l'homme doit obéir par devoir, sinon il sera exclu, rejeté et tout acte de cruauté pourrait se déverser sur lui légitimement.

Aujourd'hui, la société protège celui qui transgresse, même s'il était l'instigateur de méfaits à l'encontre de ceux qui sont lésés. La Société empêche simplement l'extension de l'agitation, sépare le criminel et son acte. Plus le créancier s'enrichit, moins il cherche à punir celui qui le trompe.

1: Cf. John Lubbock, *On the origin of civilisation and the primitive condition of man*, 1870.

2: Cf : Nietzsche, *Généalogie de la morale*, 1887, p. 133-134.

Nietzsche énoncera alors « Tout est susceptible d'être acquitté, tout doit être acquitté. »¹ comme la maxime du créancier, devenu trop puissant pour s'attarder sur une faute d'une moindre mesure. En fait, la Justice se supprime elle-même et devient le privilège des puissants.

Nietzsche ajoute aussi que la Justice ne vient pas du désir de vengeance comme le croient les anarchistes et antisémites. L'homme n'a pas de nature juste. Il distingue donc deux types d'hommes : l'actif (Homme libre, celui de la classe dominante) et le réactif (chargé de ressentiment et de mauvaise conscience). C'est l'homme réactif qui construira la Justice, il substitue la paix à la violence, avec l'ordre. Il impose des arrangements qu'il institue avec la loi. C'est donc lui qui définit le juste, il n'y a pas de juste en soi, celui-ci se constitue par la loi imposée. Le juste est donc une création de l'homme, une institution, rien ne peut être juste par nature.

Le châtiment n'est pas lui non plus fait pour châtier, ni dans un but de vengeance. C'est un processus visant à mettre hors d'état de nuire, empêcher les dommages de se poursuivre, isoler un trouble déséquilibrant. Il cherche à inspirer la peur à l'égard de ceux qui pourraient le subir. C'est à ce moment que la mémoire du châtié se constitue. C'est comme « un règlement d'honoraires ». Il doit éveiller la culpabilité, la mauvaise conscience. Nietzsche fait ensuite référence à Dostoïevski pour montrer qu'en réalité l'effet produit n'est pas tant la création de remords que de résistance. En réalité, le châtiment endurecit, ravive la force de résistance et le châtié cherche avant tout à combattre la souffrance qu'il endure².

Nietzsche cite aussi Spinoza, qui opposerait lui, l'idée que le châtiment conduirait bien à une peur, elle-même conduisant à une prudence³. Le châtiment produirait un « allongement de la mémoire », il dompterait l'homme, maîtriserait ses désirs, l'apprivoiserait. Cette souffrance endurée obligerait l'homme à mieux considérer sa promesse, cet événement marquant qu'est le châtiment le contraindrait à se rappeler ce qu'il risque à ne pas respecter son pacte. Ce traitement des pulsions, affaiblit ses affects, ce qui le rendrait « bête » et « mauvais ». Pour Nietzsche, l'homme dompté est faible, il va même à l'encontre de sa nature. Il devient trop sentimentale, il s'attarderait sur la souffrance d'autrui à torts.

1.Cf. Nietzsche, *Généalogie de la morale*, p 145-146.

2.Cf. Dostoïevski, *Souvenirs de la maison des morts*.1862.

3.Cf. Spinoza, *Éthique*, III, proposition 18, scolie 2.

Le fait qu'il change son comportement est le témoignage d'une soumission, c'est en cela qu'il est « bête ». Par cette pratique généralisée du châtement, l'individu éprouve un besoin de s'exprimer sa force, il moralise à outrance tous les actes et contraint autrui à la soumission, c'est en cela qu'il est « mauvais ».

Cette mauvaise conscience produite par le châtement est une maladie pour Nietzsche. Elle serait due au changement de vie en société qui oblige l'homme à exprimer ses instincts contre lui, plutôt que contre les autres. Par ce comportement, il développera un « monde intérieur », originellement bien moindre, qui constituera l'inconscient, afin d'inhiber ses pulsions.

Pour Nietzsche, celui qui a créé la société, l'a fait sans le vouloir. Il n'y a pas d'origine contractuelle, elle échappe aux fondements et ne connaît aucun contrat. Celui qui l'a créée ne connaissait pas plus la faute que la responsabilité, il n'y avait donc aucune mauvaise conscience en lui. C'est, en fait, de lui que viennent ces concepts. C'est en réprimant les instincts des autres, celui de la volonté de puissance, qu'il fera naître ce sentiment. La volonté de puissance étant celle de faire croître sa vie, développer sa force de vie ; en se laissant réprimer l'homme est amoindri, il ne répond plus à sa nature même qui est attachée à ses pulsions de vie. En refoulant ses pulsions il ne peut plus se décharger que sur lui-même. Étant soumis à la violence des grands, ceux qu'ils ne peuvent renvoyer vers leurs agresseurs, ne peut se retourner que vers eux. C'est une forme active dirigée vers l'intérieur qui bâtit les idéaux négatifs. La mauvaise conscience fait apparaître des valeurs morales relevant de la cruauté, qu'elle valorisera, comme l'altruisme par exemple, qui n'est en réalité que la négation de soi pour Nietzsche.

3. Dans la relation de l'homme avec Dieu.

L'homme ressent un sentiment de faute face à la divinité. A mesure que le concept de Dieu se développe, il éprouvera d'autant plus ce sentiment. Le christianisme sera d'ailleurs la religion qui le développera le plus. L'homme endetté, le débiteur, le puissant, ressentira lui aussi cette mauvaise conscience. Elle est vécue comme une impossible expiation due au péché. Pour soulager sa conscience, il se sacrifiera aux faibles par amour. Grâce à la promesse, il se fera martyr.

L'athéisme qui se développera plus tard fera baisser cette mauvaise conscience.

Nietzsche prend l'exemple des Grecs où l'animalité était au contraire divinisée. Ils ne vivaient pas dans la mauvaise conscience et jouissaient de la liberté. Ils rendaient d'ailleurs les Dieux responsables du mal¹.

Il serait possible pour Nietzsche de fusionner les penchants naturels, comme l'égoïsme par exemple, avec les idéaux hostiles (qui contredisent la nature de l'homme), mais personne n'y parviendrait dans la réalité. Il faut constituer un esprit plus fort, qui voit la douleur comme un besoin et la méchanceté comme quelque chose de sublime.

IV. Idéaux ascétiques.

L'idéal ascétique est un témoignage de l'horreur du vide, un besoin de but : l'homme préfère désirer le néant que ne rien désirer du tout.

Il est haine de la connaissance, de l'esprit et de la sensualité. Il conduit aux idéaux chrétiens maladifs et obscurantistes, comme une négation de soi-même.

1. Idéal ascétique en philosophie et psychologie.

L'idéal ascétique des philosophes est purement spirituel, c'est la plus haute et la plus audacieuse des philosophies. Elle ne nie pas l'existence mais ne se fie qu'à la science. C'est un désir de liberté qui l'emporte sur les passions.

Nietzsche définit trois sortes de philosophes ascétiques médiocres :

« Celui qui parle de façon creuse comme simple agitateur d'un grand vide », « Celui qui parle rauque » comme les physiologues qui s'expriment en orateurs et non en penseurs et « Celui qui parle de façon importune, il n'a pas de temps à perdre et croit médiocrement en lui-même. »

Pour Nietzsche, le seul philosophe sincèrement ascétique a un esprit sûr de lui, parle bas, de façon dissimulée et se fait attendre. Il fuit la gloire, les princes et les femmes, refuse l'amitié et ne joue pas le martyr. L'ascétisme est favorable à la spiritualité suprême².

L'homme a honte de lui-même, c'est ce seul sentiment de liberté apporté par la philosophie ascétique qui constitue notre orgueil, car cette violence envers lui-même le rend plus puissant. L'idéal ascétique que l'homme cherche à atteindre revalorise sa condition, lui donne ce sentiment de puissance et de liberté car il se sent plus libre que celui qui est soumis à ses pulsions.

1: Cf. Nietzsche, *Généalogie de la morale*, p

2: Cf. Nietzsche, *Généalogie de la morale*, p.198-200

Il a fallu attendre l'idéal ascétique, d'après Nietzsche, pour enfin réellement développer l'esprit philosophique. L'idéal ascétique est en fait une volonté de puissance, une croyance qui affirme autant qu'elle nie son droit à l'existence. La vie ascétique est une auto-contradiction, « c'est une volonté de puissance inassouvie qui voudrait dominer non pas quelque chose de la vie, mais la vie. »¹. C'est une obstruction de la source de force.

La dépersonnalisation et l'auto-flagellation suscitent la satisfaction. En fait, plus l'aptitude à vivre décroît, plus l'ascétisme se développe. Il cherche l'erreur là où l'instinct de vie place la vérité.

Dans la pensée vedântique², on pense l'ascétisme non pas comme simple refus des sens mais aussi de la raison, comme une attitude à tenir pour pouvoir être pleinement objectif.

Pour Nietzsche c'est impossible, car il n'y a pas de raison pure, de connaissance en soi, de spiritualité absolue. Il y a toujours des forces actives, des affects qui nous font accéder à la chose réelle. « Être objectif, supprimer les affects, c'est rendre impuissant l'intellect. »³

Au point de vue psychologique, l'ascétisme est un instinct de protection face à une vie en dégénérescence et qui cherche à se maintenir. C'est en fait, l'inverse de ce que l'ascète croit vouloir. C'est la vie luttant contre et avec la mort.

Cet idéal a dompté l'homme avec son dégoût de la vie (comme peur malade de la mort, et cette peur rend l'homme plus fort). La réalité toute entière n'est que volonté de puissance et cet idéal se contredit donc toujours.

2. Idéal ascétique en religion.

Le prêtre ascétique est un homme différent, un « être- autrement », un être suprême comme conservateur de vie. Il dirige les animaux malades, écœurés face à eux mêmes. Ce dégoût est le symptôme des faibles, ils sont malades mais pas méchants, ce sont les « bêtes de proie ». Comme le mouton qui voudrait être aigle, il souhaiterait être le fort, le puissant. Ce mépris de soi constitue la vengeance et la rancœur.

Les malades voudraient se représenter en même temps la justice, l'amour, la sagesse et asseoir leurs supériorités en expiant les vices tels que la vanité, l'orgueil, la force et le sentiment de puissance propre aux nobles. Ils veulent être bourreaux, c'est cela la volonté de puissance des faibles.

1. Cf. Nietzsche, *Généalogie de la morale*, p. 210-211.

2. Cf. Paul Dessen, *Das System des Vedânta*. 1883.

3. Cf. Nietzsche, *Généalogie de la morale*, p. 213-214.

Ces faibles cherchent à faire glisser leur misère dans l'esprit des autres qui sont heureux, de sorte qu'ils aient honte de leur bonheur. C'est pour Nietzsche, ce qui conduit à l'amollissement du sentiment, parce que les malades rendent malades les autres. Nietzsche défend alors un droit à être heureux : pour lui, l'homme en bonne santé ne doit pas s'avilir en se faisant instrument du plus faible, ni chercher à l'aider car il est garant de l'avenir de l'homme. Les heureux ne doivent pas se mélanger aux malades et ne doivent pas prendre pitié.

Le prêtre ascétique est le berger malade qui aide les malades, c'est un avocat prédestiné. Il doit être malade pour les comprendre mais doit être plus fort pour garder sa volonté de puissance et les guider, les protéger de ceux qui sont en bonne santé. Il doit inspirer crainte et confiance. Ce prêtre permet au troupeau de déverser son ressentiment, afin qu'il n'explose pas violemment. Il donne la cause de sa souffrance qui n'est autre que lui-même. Il construit les concepts de faute, de péché, pour mettre les malades hors d'état de nuire et qu'ils se détruisent eux-mêmes. Il tire parti des mauvais instincts au profit de l'auto-discipline, c'est un dépassement de soi comme médication de l'affect. Mais ce n'est pas une réelle guérison car il adoucit seulement la souffrance en s'attaquant à elle et non pas à sa cause.

D'après Nietzsche, la religion est une institution qui a été créée pour vaincre cette épidémie de lassitude. Ce combat contre la lassitude conduit à un courant de rédemption non par la vertu mais par le fait de ne pas fuir la réalité. Ce stoïcisme intellectuel est une hibernation de la sensibilité, un mépris de l'opinion¹. Il y a aussi un autre courant contre cette dépression : l'activité machinale. C'est un simple agir sans considération de la souffrance, une régularité absolue, obéissance exacte et irréfléchie, c'est un dressage à l'impersonnalité, à l'oubli de soi-même.

Pour vaincre cette dépression le prêtre construira une « petite joie » apportée par l'amour du prochain. En aidant, soulageant, encourageant, cette volonté de puissance procure le bonheur de « l'infime supériorité ». C'est une excitation suprême de la vie et un remède essentiel à la dépression qui aurait été instaurée par le prêtre. Tous cherchant à s'extraire de ce déplaisir vont cultiver un intérêt nouveau pour l'individu. « L'instinct de faiblesse a voulu le troupeau, la sagesse du prêtre l'a organisé. »²

Nietzsche fait apparaître ensuite une autre catégorie de personnages ascétiques: les coupables.

1.Cf. Nietzsche, *Généalogie de la morale*. p. 229-230.

2.Cf. Nietzsche, *Généalogie de la morale*. p. 235-236.

Ce sont des débauchés du sentiment, ils sont plus malades encore, c'est la meilleure façon d'engourdir la douleur accablante d'après lui. Le malade est rendu coupable par le prêtre. Du malade on fait le pécheur, il souffre de lui-même, sans savoir pourquoi. Sa faute étant la cause de son malheur, elle éveille la vie, vainc la dépression en luttant contre le déplaisir.

3. Idéal ascétique en science.

La science est la forme la plus récente et la plus noble de l'idéal ascétique. Elle renferme mépris de soi, incroyance, inquiétude face à l'absence d'idéal, c'est un moyen d'engourdir. Les hommes de connaissance se méfient des croyances car elles procurent la béatitude mais ne prouvent rien, elles fondent l'illusion, c'est donc un motif de soupçon. Il y a une exigence de droiture comme esprits rigoureux, antichrétiens, immoralistes, nihilistes, sceptiques, ephectiques (suspension du jugement). Ils se prennent pour des esprits libres, à tort pour Nietzsche car ils construisent un idéal de vérité, c'est un « stoïcisme intellectuel », un « fatalisme qui se refuse à interpréter »¹. Cette exigence de vérité inconditionnée vient de la croyance à l'idéal ascétique comme impératif inconscient d'une valeur de la vérité en soi. Or il n'y a pas de science sans présupposés. Ces contre-idéalistes scientifiques ne sont pas moins ascétiques que les malades et ont même renforcé cet idéal. La dégradation du statut de l'homme avec l'exemple des découvertes faites par Darwin, ont nourri ce dégoût de l'homme.

Aujourd'hui c'est dans l'athéisme que l'idéal ascétique se trouve être noyau. Les plus spirituels s'interdisent le mensonge de la croyance en Dieu. Pour Nietzsche c'est « le plus audacieux et le plus long dépassement de soi de l'Europe »². La volonté de puissance recherche toujours d'ailleurs ce dépassement de soi comme intensification du sentiment de puissance inhérente à l'essence de la vie.

« C'est comme cela que le christianisme comme dogme a péri, c'est comme cela que le christianisme comme morale doit périr. »³ La volonté de vérité prenant conscience d'elle-même fera périr la morale et apportera le nihilisme.

1. Cf. Nietzsche, *Généalogie de la morale*, p. 253-255.

2. Cf. Nietzsche, *Généalogie de la morale*, p. 268.

3. Cf. Nietzsche, *Généalogie de la morale*, p. 269.

V. Conclusion.

Sans idéal ascétique, l'homme n'était rien, ne pouvait rien. Il souffrait sans savoir pourquoi il devait souffrir, c'est le vide de sens qui était son mal et non la souffrance même. L'idéal ascétique lui a enfin donné ce sens faute de mieux. Il empêche le nihilisme suicidaire, comble le vide en apportant une souffrance plus profonde encore. Il lui a donné un sens car il lui a permis de vouloir. Bien que ce soit une volonté de néant, l'homme préfère vouloir le néant que ne rien vouloir du tout.

Mais pour Nietzsche, la création de la morale et le développement des idéaux ascétiques n'ont fait que dénaturer l'homme. Ils contredisent ses pulsions et l'empêchent de faire évoluer sa volonté de puissance. Cet ouvrage étant à compléter avec *Par-delà bien et mal*, on pourra y trouver les outils pour créer cet homme insoumis et libre qu'il devrait être.

Bibliographie.

Nietzsche Friedrich W., *La généalogie de la morale*. 1887. Trad de l'allemand par P. Wotling. Librairie Générale Française, 2000

Lubbock John, *On the origin of civilisation and the primitive condition of man*, 1870. Oxford University.

Dostoïevski Théodore, *Souvenirs de la maison des morts*.1866. (éd) Gallimard, Paris.

Spinoza Baruch, *Éthique, III*, proposition 18, scolie 2. Trad du Latin par R. Caillois. Edition Gallimard, 1954 s.l .

Dessen Paul, *Das System des Vedânta*. Leipzig, Brockhaus, 1883

